Murmures de la chair

Qu'est-ce qui distingue les craintes que nous éprouvons en présence des éléments dans lesquels nous vivons et par lesquels nous sommes symboliquement constitués : signes d'eau, de feu, d'air et de terre ?

SERGE ARNAULD

La peur de l'eau ne se différencie pas, au premier abord, des peurs que les autres éléments provoquent en nous. La peur est liée en effet à un attrait, à l'inconnue que cette attraction livre et voile à la fois. En ce sens, cette appréhension (au double sens du mot) peut être comparée à une pulsion d'amour volontaire et à la perception incertaine d'être aimé. Cette attirance est donc tout à fait comparable à la fascination qu'exercent sur nos regards les flammes de la cheminée en même temps qu'elles évoquent le danger du feu ; comparable au plaisir de l'amateur de deltaplane qui ne peut s'empêcher de penser en plein ciel au mouvement qui pourra le déporter et qui provoquera sa chute ; comparable sous le même angle aux passions dont les vulcanologues et les spéléologues sont animés, tandis qu'il verront peut-être devant eux la bouche accueillante de la terre se refermer tout à coup derrière eux.

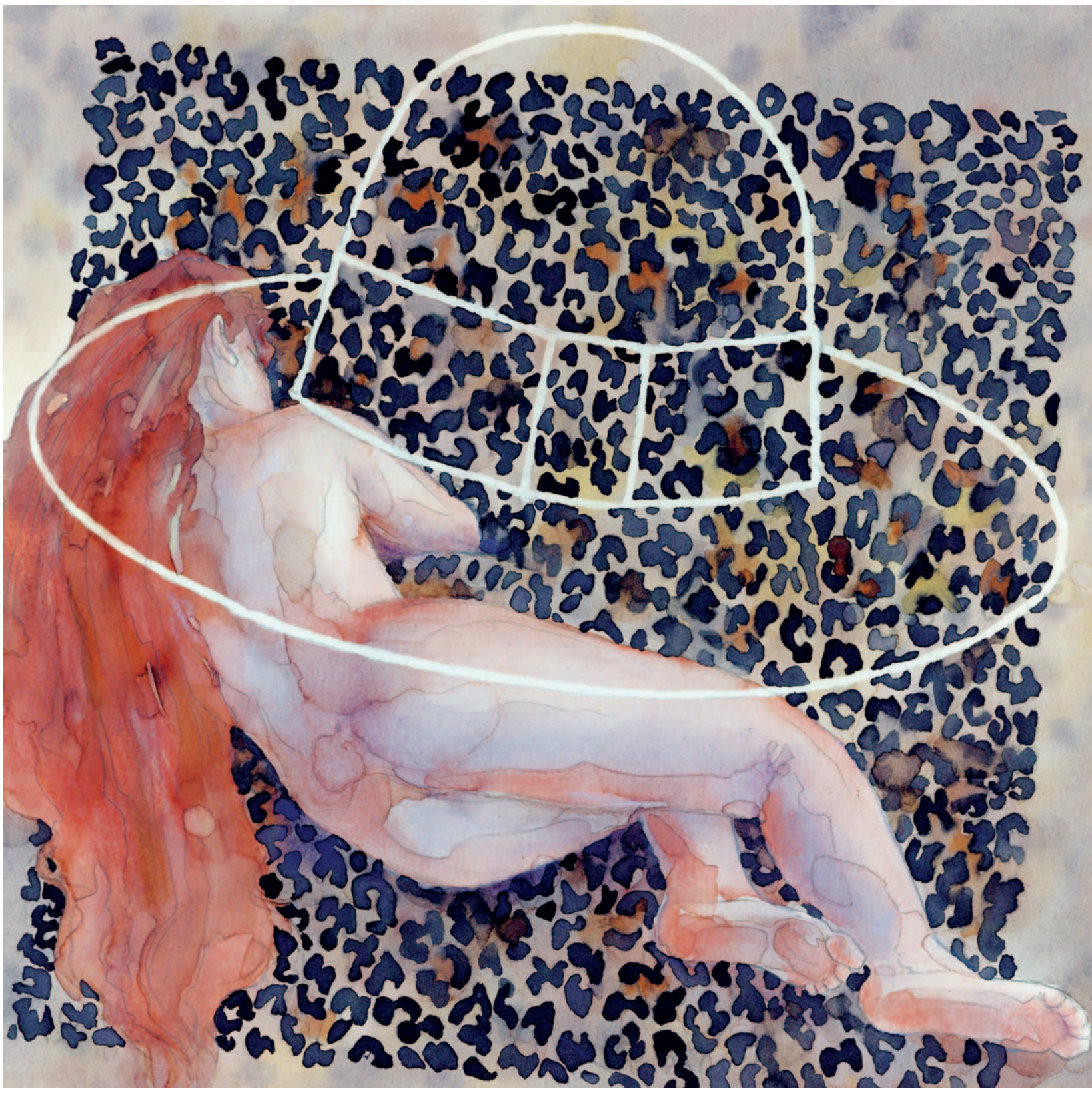
La peur de l'eau est-elle plus prégnante parce que nous sommes des porteurs d'eau intérieurs, tant ce qui nous constitue est principalement liquide ? Est-ce que la peur est liée à ce « ce quelque chose d'inquiétant » que nous ne savons voir en nous-mêmes et que nous pouvons connaître à l'extérieur de nous-mêmes ? L'imprévisible désordre que la maladie révélerait en nous et sa représentation symbolique pressentie, puis perçue à la vue de l'eau lorsque nous nous approchons de cet élément en vue d'y pénétrer ou de se désaltérer.

La peur de l'eau aurait-elle ceci de particulier : apparemment dominée, elle ne cesse d'agir en nous pour « nous éduquer de l'intérieur ». Pourquoi ? Peut-être parce que cette peur garde le souvenir des bruits et des sensations du fœtus vivant dans un monde liquide, un être en devenir dont l'extériorité est également un environnement principalement aqueux, le corps de la mère.

Celui qui ignore la natation pourra être rebuté par des algues urticantes, craindra l'approche de petits poissons qui le frôleront, redoutera de s'aventurer au loin, inquiet d'un retour périlleux. Voilà ce que cet individu pensera, debout au bord de l'eau. Et qui sait nager pratiquera un petit jeu mesuré avec la mort, avec sa probabilité. Nous en avons tous fait l'expérience : la vague imprévue qui nous retourne et nous désoriente ; cette joie de jouer avec et dans les grands rouleaux qui disparaissent aussitôt qu'ils atteindront le rivage ; cette anxiété d'être entraîné au loin lorsque l'on est aspiré par la baïne, cette ruse aquatique tentatrice, tel un sourire fatal d'une *Lorelei* océanique qui nous prend et ne nous ramènera pas d'où nous venons.

Sortir d'un ventre, entrer dans l'eau : naître et flotter, une aventure connue… à vivre et à revivre.

Je me suis intéressé autrefois aux écrits d'un philosophe français resté dans l'obscurité et porté à la lumière par Charles Renouvier : Jules Lequier (1814-1862). Il vivait si intensément la tension entre la volonté souveraine de Dieu et le libre arbitre sans limite de l'homme qu'il alla en faire l'épreuve et se livra aux flots vers Saint-Brieuc. Il mit ainsi fin à ses jours. C'est le récit colporté et que nul ne peut tenir pour conforme à la vérité ; toutefois, il suffit de comparer la seule réalité d'un tel récit à la profondeur d'esprit du philosophe pour admettre une telle manière de vouloir disparaître *sur terre* et apparaître *au ciel* à la fois. Le sceptique Pyrrhon, dans une perspective semblable, aurait conseillé à un quidam en train de périr en mer : « Laisse-toi couler, cela vaut mieux pour toi ! » Légende de l'Antiquité, preuve apportée après coup pour caractériser un courant de pensée… Peu importe ! La peur de l'eau est alors bien plus puissante qu'un petit jeu avec la mort. C'est un rendez-vous unique avec soi-même, la rencontre la plus exigeante, le point le plus extrême, là où se conjuguent l'absence de raison de vivre et la volonté d'exalter la force de vie dont nous sommes dotés par un pouvoir suprême. Ce n'est plus la peur de *sa* mort en son inépuisable « non-explication » mais le goût de *la* mort que la vie renferme et cultive au cœur du mortel. Ainsi se conçoit et se justifie ce suicide en mer, le retournement de la peur en un courage, appelé à devenir un dépassement allant à la source de l'inconnue fondatrice. D'où s'explique assurément l'admiration des stoïciens pour la mort volontaire d'Hercule au bûcher sur le mont Oeta.



DESSIN GUY MÉRAT

Délaissons la mer et gagnons les eaux sur terre. L'eau courante, l'eau stagnante, tout phénomène extérieur agissant sur l'imagination pourra susciter une anxiété, la mare comme le torrent, les peintres l'ont montré[1]. Les psychologues l'ont démontré : Freud, dans sa *Première leçon sur la psychanalyse*, rapporte le cas d'une malade qui, sous hypnose, avait raconté avoir vu le chien de sa gouvernante boire dans un verre. Elle n'aimait ni la femme ni son animal. Le praticien cite un exemple de la peur de l'eau en ces mots : « Il y avait eu, cet été-là, une période de très grande chaleur, et la malade avait beaucoup souffert de la soif, car, sans pouvoir en donner la raison, il lui avait été brusquement impossible de boire. Elle pouvait saisir le verre d'eau, mais aussitôt qu'il touchait ses lèvres, elle le repoussait comme une hydrophobe. » (…) Puis, « la malade but une grande quantité d'eau et se réveilla de l'hypnose, le verre aux lèvres. Le trouble avait disparu pour toujours. »[2]

L'une des peurs les plus saisissantes et les plus dissimulées est associée sans doute aux eaux intestines que nous secrétons. Non point seulement la peur de faire pipi au lit ou dans sa culotte, non point celle de fondre en larmes en public, ou celle, suscitée par l'annonce de douleurs que la perte des eaux va produire sur la femme enceinte. Le flux féminin dû aux glandes de Skène se cache délicieusement – en spiritualisant le plaisir qu'il procure – dans les paroles d'une chanson sage que tout le monde a chantée dès l'école enfantine : « À la claire fontaine / M'en allant promener / J'ai trouvé l'eau si belle / Que je m'y suis baignée. / Il y a longtemps que je t'aime, / Jamais je ne t'oublierai. » Il n'est pas interdit de penser que cette claire fontaine et cet amour – qui n'a ni début ni fin – rendent hommage à l'écoulement féminin du contentement sexuel, comme l'ont manifesté, par d'autres paroles, les airs à double sens chantés à la Renaissance, selon un appui musical tant sacré que profane, appelé par le clergé à ne plus être confondu.

Dans le même registre de raffinement sensible, à l'instant où s'abandonne une âme romanesque, est tirée par Anaïs Nin une observation de contrastes[3]. Il s'agit de la rencontre rêvée par une amoureuse impatiente, exposée aux affres d'un baiser insalivé. « Et ces hantises qui la paralysaient, cette peur de l'amour, peur des relations trop intimes (blessures qu'inflige l'intimité), de l'envahissement. Son trac et sa tension devant l'amour… Son premier baiser qui devait l'enivrer, la faire fondre, la transporter au paradis, l'unique paradis sur terre… elle avait eu si peur de ce premier baiser, qu'au moment du miracle, la panique et l'énervement avaient fait monter de son ventre au modelé si délicat de sombres grondements, comme ceux d'un volcan qui s'éveille après un long sommeil. »

Où se retouvent la terre qui fume et les lèvres humides.

Quand la demoiselle est en chute libre.

[1] Serge Arnauld, « De l'Amour au Mékong » : à propos de l'*Ophelia* de John Everett Millais (vers 1851), *Journal des Bains* n° 15.

[2] Sigmund Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 2020, pp. 34-35.

[3] Anaïs Nin, *Un hiver d'artifice*, Des femmes, 1976, p. 6.